

FLORILÈGE DES TROUBADOURS

Préface et notes d'ANDRÉ BERRY

1930

PRÉFACE

I

Entre la fin du XI^e siècle et la fin du XIII^e fleurit dans le Midi de la France une poésie lyrique absolument originale. Elle n'avait pas pris racine parmi les décombres de Rome: elle apparaissait dans l'enfance des peuples nouveaux, dans les premiers jours d'une seconde Europe latine; comme un jet d'eau fusant hors de la terre, elle s'épanouissait soudain en une corolle de perles brillantes. Un peuple barbare, hier encore, s'exprimait en accents mélodieux, et ce fut d'emblée tout autre chose qu'une puérile chanson. Osons dire que cette poésie est née dans un prodige, qu'elle est née d'elle-même, ou bien comme toutes les premières beautés du monde, quand les astres furent les fruits du chaos.

- J'ai assez de maîtres de chant autour de moi, déclare Jaufre Rudel, assez de maîtresses de mélodie: ce sont les prés et les vergers, les arbres et les fleurs, les oiseaux qui chantent et qui crient dans la douce et suave saison.

Il est vrai: on ne doit pas oublier que l'esprit des troubadours ne reçut de longtemps aucune empreinte étrangère, qu'il était vierge encore quand il élaborait ses plus belles œuvres. La vieille Muse, soudain retremnée aux sources de Jouvence, oubliait son passé de pédante et de courtisane; elle avait remis sa candeur et son ingénuité des premiers jours.